

Les Sangliers

par Yves Le Meur

*Le nom qui se peut nommer
N'est pas le Nom.
La voie qui se peut nommer
N'est pas la Voie.
Contemple dans le non-être
Le Germe.
Contemple dans le Vivant
Le Terme
Porte de toutes les merveilles.*

Lao-Tseu

Dans un précédent opuscle, je racontais mon chien, Toto. Cela se passait durant ma période paysanne, quinze ans, à Plounéour Menez, et je présentais ainsi mon environnement : “Ce sont des paysans qui cultivent une terre ingrate. Leurs demeures sont recouvertes de la vieille ardoise grossière de la montagne toute proche et elles se serrent les unes contre les autres à l’orée de la forêt, dans une brume tellement brumeuse qu’on ne saurait dire si les hommes sont des sangliers ou les sangliers des hommes.”

Le mot (sanglier) est sorti sous ma plume tout seul, sans que j’y aie jamais pensé. Ce n’est que quelques mois plus tard que je me suis rendu compte de ma grossièreté : Qu’est-ce qu’ils vont dire là-bas, mes amis ? “Quand même Chean (c’est comme ça qu’on m’appelait), il n’est pas sympa avec nous”.

Et que faire ? Il me serait plus facile de prendre une hache et de couper ma main droite que de lui commander de biffer ce mot de “sanglier”. Il est là, comme un arbre bien planté au milieu de mon jardin. Je ne sais pas comment il est venu là. Je ne peux pas l’arracher. Non seulement je ne peux pas, mais je ne veux pas parce que je sens qu’il cache des choses grandes et belles que je vais essayer de vous découvrir.

Il est dix heures. Auguste débarque chez moi (Auguste est mon ami le plus proche).

- Je suis dans le trou, là-haut à la montagne. Tu peux me tirer de là ?

- Bien sûr. Il faut une corde ?

Et nous voilà partis tous deux sur mon tracteur. L’entraide, chez nous, à la montagne, c’est sacré.

1 - Dans l’entraide pas d’argent.

2 - L’entraide c’est tout de suite. Si tu as des urgences chez toi, tu les retrouveras en rentrant. Heureusement qu’il était avec moi, Auguste, parce que je n’aurais jamais trouvé le chemin. D’ailleurs il n’y avait aucun chemin. Il y en avait eu sûrement, mais la lande avait tout recouvert. On arrive là-haut. Effectivement il était dans le trou. Il était venu avec son ami Émile pour couper des pavés de tourbe.

(Explication grossière sur la tourbe)

Vous versez du lait dans une bassine. Au bout de deux ou trois jours il s’est formé une belle couche de crème. La crème c’est la tourbe. Vous vous mettez dans la bassine et vous découpez la tourbe en pavés que vous adossez deux par deux pour que le vent les sèche... tout en prenant un bain de pieds.

Le tracteur tiré, j'entends un petit bruit sympathique, c'était Émile qui se rendait utile, il débouchait une bouteille de Bordeaux. Du Bordeaux pour trois demi-smicards comme nous, eh ! oui ! La nappe était tendue et dessus le pain, le pâté qui sentait bon l'échalote et qui ne sortait pas du bac réfrigéré d'Euromarché (ça je peux le jurer).

Qu'est-ce qu'on était bien là-haut. D'abord le chaud soleil d'août qui n'était pas pesant parce qu'à cette altitude, il souffle un petit vent frais et tonique. Personne, pas un paysan ni à gauche ni à droite. Au-dessus, le ciel. Sous nos pieds, la lande avait tout envahi. Pas un arbre. Elle se déroulait comme un tapis végétal jusqu'au bas de la montagne. La bruyère n'était pas encore en fleur. Mais ses tiges violacées coloraient le tapis. À gauche, nous pouvions distinguer les pics voisins, le Dirî et d'autres.

Tout le repas s'est pris en silence. Tous les yeux plongés dans cet infini de simplicité et de grandeur qui s'étendait sous nos pieds. Même Émile, qui n'arrête pas de chahuter les gens, même Émile n'a pas ouvert la bouche. Un touriste qui serait passé par la route non goudronnée qui passe par là, au loin, au creux de la vallée, et qui aurait vu ce paysage, aurait pris son appareil de photo, parce que pour lui, le paysage c'est un objet. Pour nous, sangliers, non. Le paysage qui s'étendait sous nos pieds n'était pas un objet. Nous étions dedans, nous étions dans sa main et nous étions bien.

Les Gaulois et les Celtes en général n'ont pas construit de sanctuaires et n'ont laissé derrière eux aucun monument. Ils estimaient que le meilleur endroit pour rencontrer et prier Dieu, c'était un beau chêne, une source, un rocher. Si j'avais dit à mes compères : "vous faites ici un pèlerinage druidique", ils m'auraient regardé avec de grands yeux et se seraient peut-être moqué de moi. Et pourtant c'était exactement ça. Seulement, les druides, ils ne les connaissent plus. Par contre, instinctivement, ils gardaient les traditions celtiques et druidiques.

Moi, il me semble que le paysage c'était le but. Et la tourbe, le prétexte. Et je vais essayer de le prouver. Bon, deux journées de travail pour récolter quelques pavés de tourbe, les adosser deux à deux pour que le vent les sèche, et revenir quinze jours plus tard pour les charger dans la remorque, ça fait quatre journées de travail plus deux grands déplacements de tracteur. Ce n'est même pas la peine de faire des calculs de rentabilité. Économiquement, l'opération est nulle. Auguste aurait pris sa tronçonneuse et en une demi-heure de travail, il aurait débité plus de carburant qu'en quatre journées à la tourbe. Le but du voyage n'était donc pas la tourbe, c'était le paysage, le pèlerinage. Vous n'allez pas me faire croire que Auguste, qui connaissait la montagne comme sa poche et qui passait de longues journées d'hiver à l'arpenter, ne connaissait pas de tourbière qui soit plus proche de chez lui et d'un accès plus facile que celle-ci. Ce que je pense, c'est que, un jour, il est tombé sur celle-ci. Il a vu le paysage et il s'est dit : "Cet été, c'est ici qu'on ira chercher la tourbe". Ce n'est donc pas à cause de la tourbe, c'est à cause du paysage que le lieu a été choisi. Et la bouteille de Bordeaux ? Elle est trop chouette, cette bouteille. Et elle parle bien. Elle dit la fête. Le pèlerinage est à deux faces. Il faut peiner pour gravir le mont au sommet duquel se trouve le sanctuaire. Mais les prières dites, c'est la fête.

Mais je n'ai pas encore donné de définition du mot : "sanglier". Je vais en essayer une : "paysan". C'est un paysan bien planté sur la terre. Il connaît les arbres, les plantes, les ruisseaux et il connaît leurs lois qui sont aussi celles de l'homme; il connaît la nature et son catéchisme. Parfois à table, après les foins par exemple, la conversation venait sur quelqu'un qui avait trafiqué, usé de combines, triché sur la marchandise... Au bout d'un moment, Auguste intervenait :

- Moi, je n'aurais jamais fait ça.

Comme un coup de hache. Pas un mot d'explication, mais la conversation sur ce sujet était terminée.

Les calculs de productivité et de rentabilité ne l'intéressent pas. Entasser beaucoup d'animaux dans le même bâtiment pour recevoir beaucoup d'argent, ça ne l'intéresse pas. Ce n'est pas lui qui achètera un tracteur neuf ou une voiture neuve. Tout ça ne plaît pas aux pontifes de notre intelligentia politico-économique. Hitler ferait des fours crématoires pour éliminer ces parasites. Mais eux pensent : "Oh ! ce sont des sangliers. C'est une race qui disparaîtra avec le temps... et le progrès."

Je parle facilement de ceux que je connais. Ceux que je connais, c'est ceux que j'aime. Et mon ami le plus proche, c'était Auguste. Retournons encore à Auguste, car, en plus, c'est le roi des sangliers.

Ça nous est arrivé plusieurs fois, chez lui à Quilliogues, de nous asseoir à la grande table de ferme. Nous nous mettions en bout de table et au lieu de nous regarder et de parler, nous nous tournions de côté dans l'axe de la table et gardions le silence, sans que nous nous soyons donné le mot. Une demi-heure ou plus. De temps en temps, un regard, un petit sourire. Et le songe creux reprenait.

Quand je repense à tout ça, je me dis que c'est avec le ventre que nous nous sentions. Nous étions bien. Alors pourquoi parler ? Et je me dis aussi que si j'étais comme ça avec Auguste, c'est que moi aussi je suis un sanglier. Je ne m'en étais jamais aperçu. J'en suis fier et j'espère le rester jusqu'à mon dernier jour.

Parfois aussi, Anne, la femme d'Auguste, toute petite, toute menue, toute tordue, toujours active, toujours souriante venait s'asseoir à l'autre bout de la table, face à nous et nous regardait avec un grand sourire. Elle était dedans elle aussi.

Une fois (j'étais parti en retraite à Plouha, assez loin de Plounéour), un ami à moi, Philippe Canevet, boulanger à St Thégonnec, me téléphone :

- Pourquoi ne viens-tu pas à Plounéour ? On parle de toi, on a envie de te voir.

Alors, je lui parle de mes problèmes de santé. Cinq opérations dans la tête pour un adénome hypophysaire. Bilan : le nerf optique esquiné. Je n'y vois ni pour lire, ni pour conduire.

- Écoute, moi je te prends chez toi, tôt. Je te dépose au Relecq. Tu fais ta tournée tout seul à pied. On se donne rendez-vous le soir, je viens te prendre et tu dors chez moi.

Ainsi fut fait, c'était une journée de décembre pluvieuse.

Quilligouès, le village d'Auguste, est à moins de 500 mètres du Relecq. J'étais content, en montant la côte, de le revoir. Je frappe à la porte de devant. Pas de réponse. Porte de derrière. Pareil. Je vais voir chez Jeannette. Jeannette est sa fille. Elle a construit une maison à cinquante pas de là, pratiquement dans le même jardin. J'arrive et j'y trouve Jeannette et Anne. Au bout d'un moment, je demande :

- Où est Auguste ?

C'est Jeannette qui me répond :

- Il est mort.

- Ah !

- Oui... la vésicule biliaire...

Je n'écoutais plus. Je regarde Anne devant moi. Elle baissait la tête. Je m'approche et je l'ai prise dans mes bras. Et nous avons versé tous deux une petite larme à Auguste. Puis, quelque temps après, elle m'a dit :

- Tu manges avec moi ? (drôle de façon de faire une invitation)

J'ai répondu :

- Oui (drôle de façon de répondre à une invitation)

Mais elle était heureuse. Et moi aussi.

Je quittai Anne et repris la route du Relecq pour continuer mon pèlerinage, tout en songeant à Auguste. Et une image me revint à l'esprit.

J'étais sur mon tracteur. Je pris à droite la montée de Quilligouès parce que mes champs étaient là-haut. Quand je vis une silhouette devant moi, qui descendait la côte d'une démarche allègre et presque dansante, comme celle d'un gamin qui va rejoindre ses camarades pour s'amuser avec eux. C'était Auguste. Il était plus âgé que moi et déjà en retraite. Il tenait ses boules sous son bras et allait retrouver au Relecq ses collègues pour quelques parties de boules dans l'après-midi. Sa démarche scandait ses pensées (je crois que je les connais par cœur) : "Qu'ai-je fait au Bon Dieu pour être payé à ne rien faire ?... Bah... Il ne faut pas cracher dans la soupe..."

Il aimait les hommes, il aimait la vie. Il était heureux.

Bon, je disais donc : "sanglier" = paysan. Mais ceci ne me convient pas. Car je connais de purs sangliers qui ne sont pas paysans. Je dois donc revenir à mon intuition première qui m'a traversé au cours de ce repas dans et devant la montagne. J'avais pensé à un pèlerinage druidique. Oui, les sangliers sont des Gaulois. Ils vivent à l'intérieur et leur vie intérieure est intense. Ils trouvent à l'intérieur le Germe, l'acte créateur et ils y perçoivent aussi le Terme. Donc ils sont bien chez eux dans leur peau. Donc ils n'ont aucune agressivité, aucune méchanceté. Ils ne font pas de prosélytisme. Ils n'ont aucune doctrine. Et ils savent bien que les autres, s'ils ne trouvent pas la vérité en eux-mêmes, ils ne la trouveront pas ailleurs.

Je connais de purs sangliers qui vivent dans les premiers contreforts des Vosges et je suis sûr qu'il y en a plein en Auvergne, dans le Languedoc, dans tous les coins de nos campagnes gauloises. Et aussi, bien sûr, dans nos villes. Tous ces gens ont reçu à travers les siècles et les millénaires, sans aucun code écrit, le message des druides antiques. Et je suis certain que, malgré notre Kivilisation bruyante, bull-dozerienne, psychophage, sous la bannière de San Ordinatorio, nos enfants entendront le même appel, et entreront dans une vie plus intense et plus sereine.

Il ne faut donc pas appeler notre pays la France. Il ne faut pas non plus appeler notre langue le français. Les Francs n'ont fait ni notre pays ni notre langue. Ils ont pris le pouvoir c'est tout. Et c'était facile parce que le pouvoir, l'administration, ça n'a jamais intéressé les Gaulois. Non : notre pays c'est la Gaule et notre langue le gaulois.

Je me suis fait un comité d'honneur des sangliers (dans ma tête) et j'y ai mis :

- Messieurs François Rabelais et Michel de Montaigne,
- Monsieur William Shakespeare (s'il n'est pas celte, il le mérite),
- et, de nos jours, Messieurs Georges Bernanos et Antoine de Saint-Exupéry.

J'étais en train d'élaborer ma conclusion et voilà que des pensées adjacentes n'arrêtaient pas de me harceler. Ça a duré quelques semaines. Un jour, une voix intérieure m'a dit : "Prends cette voie".

M'y voici donc. Je n'arrêtais pas de penser à ces jeunes de 18 ans qui se laissent séduire par un dealer, et à ces grands jeunes gens qui, la poche pleine de prestigieux diplômes, trouvent un emploi et se flinguent à 25-30 ans comme s'ils n'avaient aucune envie d'entrer dans le monde des adultes. Et cette pensée me fait mal au cœur, mal au ventre.

Et toi, Monsieur le Président de la République,

Toi, Monsieur le Ministre de l'Éducation Nationale,

Et vous, chefs d'entreprise et cadres,

Vous les chercheurs, les éducateurs, les prêtres,

J'espère que cette pensée vous fait, comme à moi, mal au cœur, mal au ventre.

Oui,... si tu es un homme...

Et bien, la voie était bonne. Elle me conduisait pile dans mon sujet.

Voilà. A chacun de jouer sa vie. J'aurais encore beaucoup de choses à dire. Mais je vais rentrer mes poules, en poussant mon cri de sanglier

AEIOUY

Et vivent la Gaule et les Gaulois.

Ou, comme me l'écrivait un ami qui est mi breton mi bourguignon

Mort aux cons ! Vivent les Bretons !

Jésus a dit à ses disciples :

*“Pourquoi me demandez-vous la fin
Alors que vous ne connaissez pas le commencement
Si vous connaissiez le commencement
Vous connaîtriez aussi la fin”*

Évangile de Thomas